

NAVEGAR A VISTA.

ANA BEDOUELLE [1]

En el film de Bong Joon Ho “Parasite” nos confrontamos a un mundo de desigualdades.

Los ricos y los pobres, los que trabajan y los que no, los que viven en casas lujosas y los que viven en la ciudad baja, sucia, llena de cables eléctricos y de problemas de cañerías, en condiciones de insalubridad inimaginables. Los que huelen a los otros y los que no saben que huelen mal. La tragedia se resuelve en un confinamiento casi sin esperanzas del padre del protagonista...

La pandemia es también una tragedia de desigualdades. No hay igualdad frente al problema sanitario, ni entre países, ni entre regiones, grupos o individuos en condiciones económicas, profesionales, sociales, de género o de situación familiar diferentes. Aparecen con el confinamiento las desigualdades espaciales, los que están en la ciudad y los que están en el campo, los que deben desplazarse para trabajar y los que teletrabajan.



Cuando ese miércoles anuncié mi decisión de cerrar el consultorio, algunos lo entendieron de inmediato, otros se quedaron sorprendidos y preocupados, y una de mis analizantes se enojó en un movimiento muy violento de negación.

No necesitaba ella que le diese yo un curso sobre la enfermedad, ya sabía que en Francia los hospitales estaban en estado crónico de insuficiencia y solamente se iban a morir los viejos por lo cual no era nada grave. Terminó la sesión abruptamente y al cerrar la puerta me encontré pensando que no deseaba volver a verla; creo que nunca había pensado eso de un paciente y estuve largo rato sintiendo el malestar que me dejó esa entrevista.

Decidí escribir una carta a todos, lo más neutra y breve posible anunciando el cierre del consultorio y la posibilidad telemática de la consulta.

Una semana más tarde la primera persona que viese aquel miércoles me llamó para decirme que había declarado una infección al coronavirus el jueves, al día siguiente de haber estado sobre el diván. Me encontré muda frente a la noticia - y pensando otra vez que no me había pasado nunca, un tal mutismo. Por lo contrario, cuántas veces preferiría callar y no lo logro.

A partir de estas dos experiencias tan insignificantes y sin embargo traumatizantes del primer tiempo del coronavirus me dije que habría que reinventarlo todo; que era imposible prever nada y que el barco en el que estaba quizá tardaría en llegar a puerto, si llegaba.

[1] Psicoanalista. Ejerce en París.

La consulta se convirtió en llamadas telefónicas y videoconferencia. Al cabo de unas semanas se ha convertido en la única manera de practicar... O casi. Es lo normal, y valdría cuestionarse sobre la normalidad de las prácticas y protocolos que utilizamos.

El análisis es una práctica de “uno por uno”: no existe una técnica psicoanalítica, sino un arte del psicoanálisis, en el que cada experiencia es inicial, y de ninguna manera nos podemos considerar como expertos en el otro, como dice tan acertadamente Adam Phillips en “Terrors and Experts”.

Leemos, enseñamos, estudiamos, debatimos y volvemos a leer una y otra vez los textos que nos son fundamentales - pero no sabemos nada del otro, el único saber que cuenta en una sesión de análisis es el saber del paciente sobre sí mismo. El análisis se vuelve a inventar en cada nueva experiencia.

Y de pronto una experiencia global nos obliga colectivamente a volver a pensar el marco del análisis.

Del mismo modo: el del uno por uno. Ante una propuesta de la que no sé nada, como puedo anticipar lo que le puede provocar al otro? Podemos eventualmente hablar de nosotros y de nuestra propia relación a la imagen en la pantalla, al sonido del teléfono, y a los virus.

Un texto maravilloso de Proust, en “Le Côté de Guermantes”, da cuenta del comienzo de las comunicaciones telefónicas a principios del siglo XX. Lo incluyo porque la dificultad y las sensaciones encontradas del narrador frente al nuevo modo de comunicarse se asemejan a las nuestras con la pantalla, ahora que ya hace más de un siglo que nos hemos habituado al teléfono y a creer que aquello que estamos escuchando es la realidad del sonido. Es el relato de la primera vez: y de toda la angustia de esa primera vez.



[2] *Un matin, Saint-Loup m'avoua qu'il avait écrit à ma grand-mère pour lui donner de mes nouvelles et lui suggérer l'idée, puisqu'un service téléphonique fonctionnait entre Doncières et Paris, de causer avec moi. Bref, le même jour, elle devait me faire appeler à l'appareil et il me conseilla d'être vers quatre heures moins un quart à la poste. Le téléphone n'était pas encore à cette époque d'un usage aussi courant qu'aujourd'hui. Et pourtant l'habitude met si peu de temps à dépouiller de leur mystère les forces sacrées avec lesquelles nous sommes en contact que, n'ayant pas eu ma communication immédiatement, la seule pensée que j'eus, ce fut que c'était bien long, bien incommode, et presque l'intention d'adresser une plainte : comme nous tous maintenant, je ne trouvais pas assez rapide à mon gré, dans ses brusques changements, l'admirable féerie à laquelle quelques instants suffisent pour qu'apparaisse près de nous, invisible mais présent, l'être à qui nous voulions parler et qui, restant à sa table, dans la ville où il habite (pour ma grand-mère c'était Paris), sous un ciel différent du nôtre, par un temps qui n'est pas forcément le même, au milieu de circonstances et de préoccupation que nous ignorons et que cet être va nous dire, se trouve tout à coup transporté à des centaines de lieues (lui et toute l'ambiance où il reste plongé) près de notre oreille, au moment où notre caprice l'a ordonné. Et nous sommes comme le personnage du conte à qui une magicienne sur le souhait qu'il en exprime, fait apparaître, dans une clarté surnaturelle, sa grand-mère ou sa fiancée en train de feuilleter un livre, de verser des larmes, de*

cueillir des fleurs, tout près du spectateur et pourtant très loin, à l'endroit même où elles trouvent réellement. Nous n'avons, pour que ce miracle s'accomplisse, qu'à approcher nos lèvres de la planchette magique et à appeler – quelquefois un peu trop longtemps, je le veux bien – les Vierges Vigilantes dont nous entendons chaque jour la voix sans jamais connaître le visage, et qui sont nos Anges gardiens dans les ténèbres vertigineuses dont elles surveillent jalousement les portes, les Toutes-Puissantes par qui les absents surgissent à nos côtés, sans qu'il soit permis de les apercevoir ; les Danaïdes de l'invisible qui sans cesse vident, remplissent, se transmettent les urnes des sons ; les ironiques Furies qui, au moment que nous murmurons une confidence à une amie, avec l'espoir que personne ne nous entendait, nous crient cruellement : « J'écoute » ; les servantes toujours irritées du Mystère, les ombrageuses prêtresses de l'Invisible, les Demoiselles du téléphone ! Et aussitôt que notre appel a retenti, dans la nuit pleine d'apparitions sur laquelle nos oreilles s'ouvrent seules, un bruit léger – un bruit abstrait – celui de la distance supprimée – et la voix de l'être cher s'adresse à nous.

C'est lui, c'est sa voix qui nous parle, qui est là. Mais comme elle est loin ! Que de fois je n'ai pu l'écouter sans angoisse, comme si devant cette impossibilité de voir, avant de longues heures de voyage, celle dont la voix était si près de mon oreille, je sentais mieux ce qu'il y avait de décevant dans l'apparence du rapprochement le plus doux, et à quelle distance nous pouvons être des personnes aimées au moment où il semble que nous n'aurions qu'à étendre la main pour les retenir. Présence réelle que cette voix si proche – dans la séparation effective ! Mais anticipation aussi d'une séparation éternelle ! Bien souvent, écoutant de la sorte, sans voir celle qui me parlait de si loin, il m'a semblé que cette voix clamait des profondeurs d'où l'on ne remonte pas, et j'ai connu l'anxiété qui allait m'êtreindre un jour, quand une voix reviendrait ainsi (seule, et ne tenant plus à un corps que je ne devais jamais revoir) murmurer à mon oreille des paroles que j'aurais voulu embrasser au passage sur des lèvres en poussières.

Ce jour-là, hélas, à Doncières, le miracle n'eut pas lieu. Quand j'arrivais au bureau de poste, ma grand-mère m'avait déjà demandé ; j'entrai dans la cabine, la ligne était prise, quelqu'un causait qui ne savait pas sans doute qu'il n'y avait personne pour lui répondre car, quand j'amenais à moi le récepteur, ce morceau de bois se mit à parler comme Polichinelle ; je le fis taire, ainsi qu'au guignol, en le remettant à sa place, mais, comme Polichinelle, dès que je le ramenaient près de moi, il recommençait son bavardage. Je finis en désespoir de cause, en raccrochant définitivement le récepteur, par étouffer les convulsions de ce tronçon sonore qui jacassa jusqu'à la dernière seconde et j'allai chercher l'employé qui me dit d'attendre un instant ; puis je parlai et après quelques instants de silence, tout d'un coup j'entendis cette voix que je croyais à tort connaître si bien, car jusque-là, chaque fois que ma grand-mère avait causé avec moi, ce qu'elle me disait, je l'avais toujours suivi sur la partition ouverte de son visage où les yeux tenaient beaucoup de place, mais sa voix elle-même, je l'écoutais aujourd'hui pour la première fois. Et parce que cette voix m'apparaissait changée dans ces proportions dès l'instant qu'elle était un tout et m'arrivait ainsi seule et sans l'accompagnement des traits de la figure, je découvris combien cette voix était douce ; peut-être d'ailleurs ne l'avait-elle été jamais à ce point, car ma grand-mère, me sentant loin et malheureux, croyait pouvoir s'abandonner à l'effusion d'une tendresse que, par « principes » d'éducatrice, elle contenait et cachait d'habitude. Elle était douce, mais aussi comme elle était triste, d'abord à cause de sa douceur même, presque décantée, plus que peu de voix humaines ont jamais dû l'être, de toute dureté, de tout élément de résistance aux autres ; de tout égoïsme ; fragile à force de délicatesse, elle semblait à tout moment prête à se briser, à expirer en un pur flot de larmes, puis l'ayant seule près de moi, vue sans le masque du visage, j'y remarquai, pour la première fois, les chagrins qui l'avaient fêlée au cours de la vie.

Était-ce d'ailleurs uniquement la voix qui, parce qu'elle était seule, me donnait cette impression nouvelle qui me déchirait ? Non pas ; mais plutôt que cet isolement, celui de ma grand-mère, pour la première fois séparée de moi. Les commandements ou défense qu'elle m'adressait à tout moment dans l'ordinaire de la vie, l'ennui de l'obéissance ou la fièvre de la rébellion qui neutralisaient la tendresse que j'avais pour elle, étaient supprimés en ce moment et même pouvaient l'être pour l'avenir (puisque ma grand-mère n'exigeait plus de m'avoir près d'elle sous sa loi, était en train de me dire son espoir que je resterais tout à fait à Doncières, ou en tout cas que j'y prolongerais mon séjour le plus longtemps possible, ma santé et mon travail pouvant s'en bien trouver) ; aussi, ce que j'avais sous cette petite cloche approchée à mon oreille, c'était, débarrassée des pressions opposées qui chaque jour lui avaient fait contrepoids, et dès lors irrésistible, me soulevant tout entier, notre mutuelle tendresse. Ma grand-mère, en me disant de rester, me donna un besoin anxieux et fou de revenir. Cette liberté qu'elle me laissait désormais, et à laquelle je n'avais jamais entrevu qu'elle pût consentir, me parut tout d'un coup aussi triste que pourrait être ma liberté après sa mort (quand je l'aimerais encore et qu'elle aurait à jamais renoncé à moi). Je criais : « Grand-mère, grand-mère », et j'aurais voulu l'embrasser ; mais je n'avais près de moi que cette voix, fantôme aussi impalpable que celui qui reviendrait peut-être me visiter quand ma grand-mère serait morte. « Parle-moi » ; mais alors il arriva que, me laissant plus seul encore, je cessai tout d'un coup de percevoir cette voix. Ma grand-mère ne m'entendait plus, elle n'était plus en communication avec moi, et nous avons cessé d'être en face l'un de l'autre, d'être l'un pour l'autre audible, je continuai à l'interpeller en tâtonnant dans la nuit, sentant que des appels d'elle aussi devaient s'égarer. Je palpiais de la même angoisse que, bien loin dans le passé, j'avais éprouvé autrefois un jour que petit enfant, dans une foule, je l'avais perdue, angoisse moins de ne pas la retrouver que de sentir qu'elle me cherchait, de sentir qu'elle se disait que je la cherchais ; angoisse assez semblable à celle que j'éprouvais le jour où on parle à ceux qui ne peuvent plus

répondre et de qui on voudrait au moins tant faire entendre tout ce qu'on ne leur a pas dit, et l'assurance qu'on ne souffre pas. Il me semblait que c'était déjà une ombre chérie que je venais de laisser se perdre parmi les ombres, et seul devant l'appareil, je continuais à répéter en vain : « Grand-mère, grand-mère », comme Orphée, resté seul, répète le nom de la morte. Je me décidai à quitter la poste, à aller retrouver Robert (de Saint-Loup) à son restaurant pour lui dire que, allant peut-être recevoir une dépêche qui m'obligerait à revenir, je voudrais savoir à tout hasard l'horaire des trains.

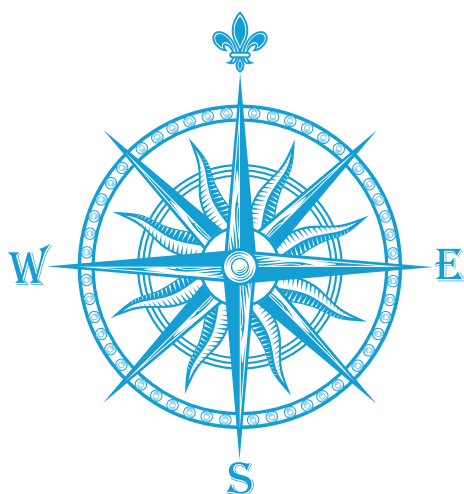
El milagro de la voz sin la imagen, sin el entorno. La ausencia que remite a la desaparición, a la muerte. La angustia y la emoción que siente el narrador. Si lo sobreponemos a nuestra experiencia de analistas sin consultorio, podemos legítimamente cuestionarnos sobre lo que la pantalla nos provoca, sobre la distancia entre la presencia real y la presencia virtual.



Nos encontramos súbitamente sin otro espacio que el espacio psíquico y sin otro cuerpo que la imagen y la voz a través de una tecnología y de lo aleatorio de la calidad de la comunicación.

El consultorio está a doscientos quince kilómetros de aquí; la consulta se revela ser un tiempo y no un espacio. La práctica se ha vuelto sincrónica y distópica. Mi sillón es ahora un taburete o un balón de Pilates pero eso lo sé yo.

Algunos tienen una conciencia importante de la incursión del analista en sus espacios privados; y en cada sesión de pantalla el entorno es un protagonista más. Florencia describe el espacio en el que está como si recibiese la visita del analista. Cuando se mueve, lo que hace muy a menudo, explicita las coordenadas espaciales y me introduce cada rincón de donde está. Pero es una excepción, y no es de ninguna manera simétrica. De mi lado, el muro blanco neutraliza el espacio. Fondo blanco sin objetos y sin perspectiva, tal es mi barco. Dos dimensiones en este nuevo entorno de la consulta.



Navegar a vista no significa no saber adónde vamos; porque la travesía ha comenzado, carta marina y sextante sobre la mesa; y que sabíamos en qué dirección avanzábamos; hacia el oeste, que sigue siendo oeste en la bruma.

CONFINARSE

La arquitectura es una disciplina fascinante. Que canto de las sirenas motiva a alguien a dedicar toda la vida a imaginar límites, trazando muros y techos, los límites en el espacio que supone un proyecto, una construcción? Pienso en una iglesia de Tadao Andô, donde hay una continuidad entre el exterior y el interior, un juego sublime sobre el límite. Un desafío a la angustia, una sublimación de la claustrofobia/agorafobia, al

« A MENUDO ENCONTRARON NUEVAS OPORTUNIDADES DE MEJORA EN SUS ROLES FAMILIARES, CUANDO EL CONTEXTO TRANQUILO Y REPOSADO DEL CLIMA FAMILIAR LO HAYA PERMITIDO»

contrario de las construcciones imaginarias de Escher, pesadillas donde las escaleras que no ascienden ni descienden en cinta de Moebius se pierden perpetuamente en el intento de llegar a algún lugar. Tadao Andô dice que el espacio se crea sublimando la luz...

Sueño: llego a la consulta y al abrir la puerta descubro que uno de los muros ha avanzado hacia su opuesto de manera que solamente queda una banda estrecha de espacio, ni siquiera ancho como un corredor. Y me vuelve la frase de uno de mis maestros: “el psicoanálisis no tiene un lugar, existe donde se lo puede hacer.” El espacio de la consulta en plena pandemia es como en mi sueño, se afina hasta desaparecer, cambia de registro y de estatuto, mientras que la realidad del encierro, no salir de su casa, confinarse, en vez de ser angustiante es un alivio, como el de encontrar la protección del nido, el refugio; cerrar la puerta y no volver a atravesar el umbral.

Adam Phillips abre su capítulo “miedos” con una parábola sufi: Mullah Nasrudin echando granos de maíz alrededor de su casa contra los tigres - pero aquí no hay tigres dice un pasante - eso prueba la eficacia del maíz responde Mulla. Echar granos de maíz se nos ha convertido en un paradigma universal, gestos de distanciamiento, creando barreras contra los tigres, con el alivio de que nadie pueda decir, “aquí no hay virus” y tu gesto no es de locos. La coincidencia del síntoma con la realidad ha transformado el confinamiento en paraíso para algunos.

Si la fobia es una relación al espacio, tiene raíces en la manera en que crecer es ir agrandando progresivamente el espacio en el que nos movemos. Del espacio de la cuna pasamos al de la habitación, donde aparece y desaparece la madre, trazando la posibilidad de un más allá, luego pasamos el umbral de la habitación para apropiarnos el de la casa, y siempre hay un más allá, poco a poco las salidas de la casa nos abren la perspectiva del barrio, de la calle en que vivimos, del camino al jardín y a la escuela.

Cada cambio tiene un más allá y un umbral, y a cada umbral se asocia un miedo: así las fobias pasajeras son parte del desarrollo, cada pasaje presenta escollos de separaciones diferentes. En cada travesía dejamos algo atrás. Y si perdiéramos, al atravesar la frontera, el amor de las personas que nos aman y que amamos?

De aquellos pasos peligrosos permanecen algunos sueños de angustia, algunas pesadillas. Como dice Hamlet : “I could be bounded in a nutshell and count myself king of infinite space, were it not that I have bad dreams”... “for in that sleep of death what dreams may come

DESCONFINAMIENTO

¿Cómo entender que mis confinados analizantes no deseen volver a la vida de antes, aunque no hayan jamás sufrido de fobias?

En nuestro último encuentro antes de su muerte, mi colega y amigo Claude Dupont intentó disculparse del tiempo en que no nos habíamos visto, del cual yo me sentía igualmente responsable. Ante mis protestas insistió: “Es que no sé muy bien qué me ha pasado. He sufrido una especie de pulsión de encierro”. Muchos años atrás habíamos estudiado el tema de la pulsión e intervenido en una jornada juntos; me lo tomé como un chiste de su parte y hoy sus palabras resuenan

«LAS MADRES QUE SE TEME CONTAMINAR Y MATAR, Y AQUELLAS QUE TEMEN SER CONTAMINADAS Y SE NIEGAN A RECIBIR A LOS HIJOS.»

de otro modo. Comienza insidiosamente: toda una parte de la vida de hace dos semanas resulta superflua, frívola o sin sentido.

Pulsión de encierro y no agorafobia. No se trata del miedo a salir, sino se la imperiosa necesidad de estar solo.

Las madres, es un tema mayor del desconfinamiento, como si desconfinarse fuera equivalente a ser expulsado del nido, o como un destete, una separación de un objeto primordial, un abandono súbito donde el paraíso nos expulsa y debemos regresar a la realidad. Y regresamos en una regresión fenomenal.

Las madres que se teme contaminar y matar, y aquellas que temen ser contaminadas y se niegan a recibir a los hijos.



Las madres que han sido ejemplares confinadas y que ahora sólo desean que los hijos no estén más en casa.

“tengo terror de contaminar a mi madre”

“no puedo más con los hijos”

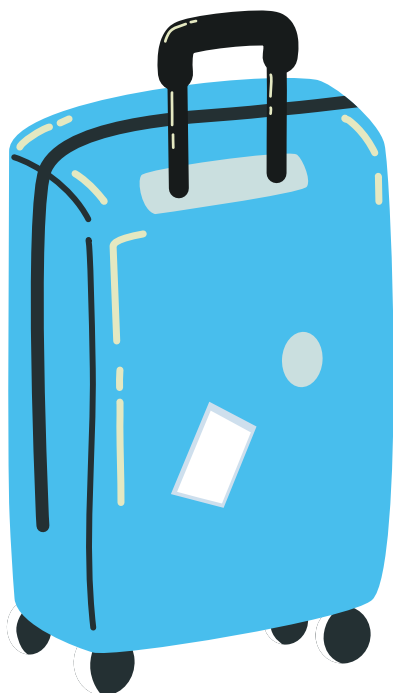
“estoy sola y prisionera en un cruce de caminos transitorio”

“nos hemos enfadado y me ha dicho que deseaba contaminarse para que me enferme yo”

“mi madre no me dio a luz por lo cual no hubo ni nacimiento ni separación”

Nostalgia del confinamiento en el que se había logrado una armonía, la familia por fin reunida, el tiempo de hablar, compartir. Rabia de perder lo que se había logrado.

Caerse del nido, perderlo todo, encontrarse con una independencia no deseada, preferir la protección del encierro a esta engorrosa y cargosa libertad. Sentirse como un niño que ha decidido irse de su casa, ha preparado su maleta, pero al abrir la puerta las ilusiones se caen, no sabe dónde ir, no podrá arreglárselas solo aun en el mundo amenazante.



LLEGADA

Una frase repetida como un refrán durante los últimos tres meses: “cuando esto se acabe, nada volverá a ser como antes” suena como una evidencia, y la transición del universo confinado y *heimlich* a la realidad es angustiosa: sabemos realmente adónde vamos? Tendremos que retardar los relojes de 39 minutos cada noche, navegando hacia el oeste, como Thomas Mann en el océano en 1934?

Saldremos de esta pandemia como de un sanatorio de los Alpes suizos, o como de un crucero hacia América? Y qué mundo nos aguarda? Nos cruzaremos con la abuela del narrador de la Recherche?

En todo caso nos encontraremos con nuevas herramientas en las maletas.

ANA BEDOUELLE

[2] TRADUCCIÓN

Una mañana me confesó Saint-Loup que había escrito a mi abuela para darle noticias mías y sugerirle la idea de que, ya que funcionaba entre Doncières y París un servicio telefónico, hablase conmigo. En resumen, que aquel mismo día iba a hacerme llamar al aparato, y mi amigo me aconsejó que estuviese hacia las cuatro menos cuarto en Teléfonos. El teléfono todavía no era en aquella época de uso tan corriente como hoy. Y, sin embargo, la costumbre tarda tan poco en despojar de su misterio las formas sagradas con que estamos en contacto, que, como no obtuviese comunicación inmediatamente, lo único que se me ocurrió fue que aquello era muy largo, muy incómodo, y casi tuve intenciones de presentar una reclamación. Como todos ahora, no encontraba suficientemente rápida para mi gusto, en sus bruscos cambios, la admirable maravilla a que bastan unos instantes para que aparezca a nuestro lado, invisible pero presente, el ser a quien queríamos hablar y que, sin moverse de su mesa, en el pueblo en que habita (París, en el caso de mi abuela), bajo un cielo diferente del nuestro, con un tiempo que por fuerza no es el mismo, en medio de circunstancias y de preocupaciones que ignoramos y que ese ser va a decirnos, se encuentra súbitamente transportado a centenares de leguas (él y todo el ambiente en que permanece sumergido), cerca de nuestro oído, en el momento en que nuestro capricho lo ha ordenado. Y somos como el 76 personaje del cuento a quien una hechicera, atendiendo al deseo que aquél ha formulado, hace aparecerse en una claridad sobrenatural a su abuela o su novia hojeando un libro, derramando lágrimas, cogiendo flores, muy cerca del espectador y, sin embargo, muy lejos, en el mismo paraje en que realmente se encuentra. Para que este milagro se efectúe no tenemos más que acercar nuestros labios a la tablilla mágica y llamar —con insistencia, demasiado excesiva a veces, convengo en ello— a las Vírgenes Vigilantes, cuya voz oímos todos los días sin conocer nunca su rostro, y que son nuestros Ángeles de la Guarda en las tinieblas vertiginosas, cuyas puertas vigilan celosamente; a las Todopoderosas por cuya intercesión surgen a nuestro lado los ausentes sin

que nos esté permitido verlos; a las Danaides dé lo invisible que incesantemente vacían, colmar, se transmiten las urnas de los sonidos; a las irónicas Furias que, en el momento en que susurramos una confidencia a una amiga, con la esperanza de que nadie nos oiga, nos gritan cruelmente:

«¡Escucho!»; a las siervas perennemente irritadas del Misterio, sacerdotisas recelosas de lo Invisible —a las señoritas del teléfono. Y tan pronto como nuestra llamada ha resonado en la noche llena de apariciones, a la cual sólo nuestros oídos se abren, un ligero ruido —un ruido abstracto, el de la distancia suprimida—, y la voz del ser querido se dirige a nosotros. Es él, es su voz que nos habla, que está ahí. Pero, ¡qué lejos está! ¡Cuántas veces no he podido menos de escucharla con angustia, tomo si ante esta imposibilidad de ver antes de largas horas de viaje a aquella cuya voz estaba tan cerca de mi oído sintiese mejor lo que hay de falaz en la apariencia de la más dulce aproximación y a qué distancia podemos estar de las personas queridas en el momento en que parece que no tendríamos más que alargar la mano para retenerla! ¡Presencia real esta voz tan próxima, en la separación efectiva! ¡Pero, también, anticipaciones de una separación eterna! A menudo, escuchando así, sin ver a la que me hablaba de tan lejos, me ha parecido que aquella voz clamaba desde las profundidades de que no se vuelve a subir, y he conocido la ansiedad que habría de estrangularme un día, cuando una voz volviese así (sola, sin depender ya de un cuerpo que jamás había de volver a ver yo) a murmurar a mi oído palabras que hubiera querida besar a su paso por unos labios para siempre reducidos a polvo. Aquel día, por desgracia, en Doncières, el milagro no se efectuó. Cuando entré en la cabina, mi abuela había llamado ya; entré en la cabina, la línea estaba tornada, charlaba alguien que sin duda no sabía que no había nadie que le respondiese cuando yo acerqué a mí el receptor, y el trozo de madera se puso a hablar como Polichinela; lo hice callar, lo mismo que en el guiñol, volviendo a ponerlo en su sitio; pero, como Polichinela, desde el punto en que lo acercaba de nuevo a mí reanudaba su cháchara.

Acabé, en último extremo, colgando definitivamente el receptor, para ahogar las convulsiones de aquel tarugo sonoro que estuvo picoteando hasta el último segundo, y me fui en busca del empleado, que me dijo que esperase un instante; después hablé, y al cabo de unos instantes de silencio, súbitamente, oí aquella voz que sin razón creía conocer tan bien, porque hasta entonces, cada vez que mi abuela hablaba conmigo, yo había seguido siempre lo que ella me decía en la partitura abierta de su rostro, en que los ojos entraban por mucho, mientras que su voz, propiamente, la escuchaba hoy por vez primera. Y como esa voz se me aparecía en sus proporciones desde el instante en que era un todo, y me llegaba de esta suerte sola, sin el acompañamiento de los rasgos del rostro, descubrí hasta qué punto era dulce; acaso, por lo demás, no lo había sido nunca en tal grado, porque mi abuela, al sentirme lejos y desgraciado, creía poder abandonarse a la efusión de una ternura que, por principios de educación, contenía y celaba de ordinario. Era dulce, pero también qué triste, en primer lugar por su dulzura misma, decantada casi, como muy pocas voces humanas han debido estarlo nunca, de toda dureza, de todo elemento de resistencia a los demás, de todo egoísmo; frágil en fuerza de delicadeza, parecía en todo momento pronto a quebrarse, a expirar en un puro raudal de lágrimas; además, al verla cerca de mí, sola, sin la máscara del rostro, noté en ella, por vez primera, las penas que la habían agrietado en el curso de la vida. Por otra parte, ¿era únicamente la voz quien, por estar sola, me daba esta nueva impresión que me desgarraba? No, sino más bien que este aislamiento de la voz era como un símbolo, una evocación, un efecto directo de otro aislamiento, el de mi abuela, por primera vez separada de mí. Las órdenes o prohibiciones que me dirigía a cada paso en la vida ordinaria, el fastidio de la obediencia o la fiebre de la rebelión que neutralizaban la ternura que hacia ella sentía yo, eran suprimidas en este momento e inclusive podían serlo para lo por venir (puesto que mi abuela ya no exigía el tenerme cerca de sí, bajo su ley, me estaba diciendo su esperanza de que me quedase definitivamente en Doncières, o que, en todo caso, prolongase mi estancia todo el tiempo

posible, con lo que muy bien pudieran salir ganando mi salud y mi trabajo); así, lo que tenía bajo la campanilla aproximada a mi oreja, era, descargada de las presiones opuestas que día a día la habían contrapesado, y desde ese punto irresistible, agitando todo mi ser, nuestra mutua ternura. Al decirme mi abuela que me quedase, me infundió una necesidad ansiosa y loca de regresar. La libertad que desde ese momento me dejaba y en la que jamás había atisbado yo que pudiese consentir, me pareció de pronto tan triste como pudiera serlo mi libertad después de la muerte de ella (cuando la querría aún y ella hubiese renunciado para siempre a mí): Grité: «¡Abuela, abuela!», y hubiera querido abrazarla; pero no tenía a mi lado sino aquella voz, fantasma, tan impalpable como la que volvería acaso a visitarme cuando mi abuela estuviese muerta: «Háblame»; pero entonces ocurrió que, dejándome más sólo aún, cesé súbitamente de percibir aquella voz. Mi abuela ya no me oía, ya no estaba en comunicación conmigo, habíamos cesado de estar el uno frente al otro, de ser audibles el uno para el otro, yo seguía interpelándola a tientas en la noche, sintiendo que también debían de extraviarse las llamadas de ella. Latía con la misma angustia que muy atrás, en el pasado, había sentido en otro tiempo, un día que, de chico, la había perdido entre la multitud, angustia no tanto de no volver a encontrarla como de sentir que me buscaba, de sentir que se decía que yo la buscaba; angustia bastante parecida a la que habría de sentir el día en que habla uno a los que ya no pueden responder con tanta ansia y a los que quisiéramos hacer oír por lo menos todo lo que no les hemos dicho, y la seguridad de que no sufrimos. Me parecía que era ya una sombra querida la que acababa de dejar perderse entre las sombras, y, solo ante el aparato, seguía repitiendo en vano:

«Abuela, abuela», como Orfeo, al quedarse solo, repite el nombre de la muerta. Me decidí a abandonar la oficina del teléfono e ir en busca de Roberto a su fonda para decirle que, como quizá recibiese un aviso que me obligaría a volver a casa, quisiera saber por si acaso el horario de los trenes.